

de poste et une *posada* bien bâtie. Dès que nous fûmes arrivés, nous rendîmes nos devoirs au corrégidor et nous lui montrâmes nos passeports afin de nous assurer une bonne réception à l'auberge; nous prîmes cette précaution, parce qu'un de nos compagnons de voyage s'était jadis querellé avec le maître de l'auberge et l'avait fait mettre en prison, cet homme ayant voulu le frapper avec un couteau; il ne parut point, mais sa femme était déterminée à se venger. Elle ne pouvait pas faire grand chose pour montrer son ressentiment; mais tout ce qu'elle put elle le fit; elle nous destina une mauvaise chambre avec quatre matelats, dont chacun occupait un coin de la chambre sur le plancher. Craignant d'être dévoré des puces, je préférâi dormir dans la voiture. Au milieu de la nuit un bruit léger attira mon attention; et, comme il y avait une lampe, je regardai ce qui remuait auprès de moi; ma position empêchait qu'on ne me vit, et la lueur de la lampe me laissait discerner tous les objets. La personne que j'avais entendue était un muletier qui avait l'intention de voler ce qu'il pourrait attraper. Il visita la cuisine, puis le passage qui commu-

niquait aux chambres à coucher et essaya d'ouvrir toutes les portes; les trouvant fermées il vint au carrosse; mais dès qu'il m'aperçut, il fut saisi d'effroi et courut se cacher dans l'écurie.

Les terres des environs sont fertiles; elles appartiennent presque toutes à la duchesse d'Alba; son corrégidor les administre pour elle, et paraît très-bien s'y entendre. Les plantations d'oliviers sont très-étendues; les arbres ne sont pas vieux et en mauvais état comme ceux de la comtesse de Peñafiel, aux environs de Bailen; ici ils sont jeunes et vigoureux.

En approchant de Cordoue, les collines les plus élevées sont couvertes de cailloux roulés, ou de grands fragmens de pierre calcaire, de grès siliceux et de granit, dont la surface est unie. En approchant de la rivière, nous découvrîmes un lit de gravier de toutes les espèces de pierres que je viens de mentionner, et qui avait environ douze ou quatorze pieds d'épaisseur.

Cordoue est située dans une plaine immense, bornée au midi par de hautes collines, cultivées jusqu'à leur sommet, et au

nord, par une chaîne de montagnes arides, qui sont la continuation de la Sierra-Morena. Au milieu de la plaine coule la Guadalquivir; et comme tout le pays est bien boisé, bien arrosé et bien cultivé, il est impossible d'en voir un qui le surpasse en richesses ou en beauté. Ce fut pour la première fois, depuis mon départ de Barcelone, que j'eus le plaisir de retrouver les figuiers, les orangers et les palmiers en grande abondance. Ce site est un des plus délicieux de l'Espagne. La ville de Cordoue contient trente-deux mille âmes, quatorze paroisses, et quarante-quatre couvens.

A mon arrivée, je me présentai à l'intendant, avec une lettre du comte de Florida-Blanca. Il me reçut avec politesse, et me pressa de prolonger mon séjour; mais malheureusement j'avais des engagements qui me forçaient à partir le jour suivant. Tout ce que je pus faire, fut de visiter la grande église dont je fus très satisfait¹. Ses nombreuses colonnes, disposées en quinconce,

¹ M. Bourgoing a donné, dans l'atlas de la 4^e édition de son *Tableau de l'Espagne moderne*, la vue et le plan de cette cathédrale.

ressemblent à une forêt de jeunes arbres, et sont, dit-on, au nombre de huit cents; mais je n'eus pas le temps de les compter, et j'aurais pu croire qu'il y en avait davantage. C'était une mosquée. Elle a cinq cent dix pieds de long, sur quatre cent vingt de large.

Je fus frappé de la multitude de mendiants qui remplissent les rues; en ayant demandé la cause, je vis qu'elle provenait de la charité mal entendue de l'évêque, des chanoines et des couvens, qui distribuent des aumônes à tous ceux qui en demandent. L'évêché rapporte quatre-vingt mille cinq cents ducats, ou 8,843 livres sterling par année¹. C'est avec ce revenu que l'évêque fait chaque jour l'aumône, alternativement aux hommes et aux femmes; il y a des jours où il donne à plus de sept mille personnes. Outre ces dons pécuniaires, il distribue journellement trente fanegas de blé; cependant, malgré ces secours si abondans pour les fainéans et les mauvais sujets, on dit que l'an passé plusieurs périrent de faim.

Les principales maladies de ce pays, sont les fièvres tierces et putrides. Elles sont dues

¹ 212,000 francs.

à la quantité de concombres et de melons que l'on mange, non-seulement en été, mais de bonne heure au printemps.

Cordoue a eu l'honneur de donner naissance à Sénèque et à Lucain; quand Abdoulraman, après avoir soumis le midi de l'Espagne, en 759, eût établi le siège de son empire dans cette ville, les sciences et les arts, qui avaient par-tout été abandonnés, s'y fixèrent avec lui, et y fleurirent.

Le samedi, 25 février, à six heures du matin, nous nous mîmes en route pour continuer notre voyage, et nous joignîmes une autre voiture qui contenait quatre hommes bien armés, faisant la même route que nous. J'ai constamment observé, en voyageant en Espagne, que par-tout où l'on craint du danger, les voyageurs se réunissent en société, et forment quelquefois des corps considérables, sans aucune communication préalable, et sans aucun engagement verbal de défense mutuelle, ni aucun autre lien d'union que celui de la crainte. Mais par cette seule raison, ils unissent leurs forces et font un accord tacite de se soutenir les uns les autres, ou du moins d'intimider les voleurs par leur nombre. Un

de nos compagnons, l'officier de marine, non content de ce renfort, loua deux soldats de marine en addition au fantassin qui accompagnait notre capitaine comme garde et comme domestique. Ainsi escortés, nous continuâmes notre route avec confiance, mais aussi avec circonspection; nous attendant à apercevoir au moins les bandits qui dernièrement avaient volé sur ce chemin; heureusement nous n'en vîmes aucun.

J'observai que le sommet des plus hautes montagnes, à la distance d'environ deux lieues du Guadalquivir, était couvert de gros cailloux roulés, de la même espèce que ceux dont j'ai parlé aux approches de Cordoue. De tels faits doivent être soigneusement recueillis pour se les rappeler à l'occasion.

Nous arrivâmes à midi à *Charlotta*, nouvel établissement encore dans son enfance, comme ceux de la Sierra-Morena. Le pays est beau et le sol fertile, les herbages abondans et les bœufs très-gros. Nous trouvâmes à la *posada* un cuisinier français, et nous y dinâmes très-bien.

Après dîné nous continuâmes notre route par les dunes, en admirant leur extrême fer-

tilité. Nous en pouvions juger par des champs de fèves en pleines fleurs et bien sarclées. Lorsque nous approchâmes d'Ecija, l'aspect de la campagne s'embellit; la culture paraît être conduite avec intelligence; les bœufs étaient remarquables par la beauté de leurs formes et leur grosseur, et l'état des plantations d'oliviers montrait la richesse du sol.

Le roc est composé de poudings, et prouve par conséquent, ainsi que les parties décrites ci-dessus, que tout le pays a partagé cette grande révolution dont j'ai si souvent indiqué les effets.

Ecija est à huit lieues de Cordoue. Cette ville est délicieusement située sur les bords du Xenil, entourée de jolies promenades qui servent, comme celles des grandes villes d'Espagne, de rendez-vous général pour le soir. On y compte vingt-huit mille cent soixante-seize habitans, six églises paroissiales, huit chapelles, vingt couvens et six hôpitaux.

Les églises, bâties entièrement en briques, sont décorées dans le vieux style, et garnies de colonnes chargées d'ornemens déplacés et couvertes d'or. L'église dont le goût est le plus extravagant, est celle de *Nuestra Senora*

del Rosario, dans le couvent des Dominicains; elle peut servir d'exemple de la perfection du mauvais goût.

La *plaza mayor* est très-belle, très-spacieuse, et remarquable par les balcons qui garnissent toute la façade des maisons.

A notre arrivée, nous trouvâmes tout le monde occupé d'une défaite que les troupes du roi avaient essuyée la veille dans un engagement contre les contrebandiers. Une centaine de ceux-ci, bien armés, entrèrent dans la ville, en chassèrent les militaires, tuèrent un homme, et vendirent ensuite tranquillement leur tabac aux habitans. Cette violence était plus qu'ordinaire et occasionnée par la mauvaise politique du gouvernement, qui avait élevé le prix du tabac de trente à quarante réaux la livre ¹, tandis que les commerçans pouvaient l'acheter en fraude à huit réaux ². Il est impossible d'empêcher la contrebande tant qu'elle trouvera un si énorme bénéfice à frauder les droits; et tant que les hommes éprouveront de si fortes tentations de violer les lois, il n'y a pas de gouverne-

¹ De 7 francs 50 centimes à 10 francs.

² 2 francs.

ment, quelque ferme qu'il soit et quelque rigoureux que soient les châtimens qu'il inflige, qui puisse maintenir une bonne police. En Espagne, la peine pour la contrebande, à moins qu'il n'y ait eu un meurtre commis, est de sept ou dix années de réclusion aux *presidios*. Les condamnés y sont soumis au plus rude travail; et par la fréquentation continue des malfaiteurs endurcis au crime, ils s'y préparent à commettre les plus grands forfaits. Leur temps fini, c'est avec ces dispositions qu'ils rentrent dans le monde. Il est rare qu'avant ce complément d'éducation, qui le corrompt entièrement, le contrebandier vole sur les grands chemins, à moins qu'il n'ait été dépouillé et ne se trouve dans une détresse extraordinaire par le manque de chevaux, d'argent ou d'armes; mais lorsqu'il a été aux *presidios*, il est dangereux et commence fréquemment par tuer le voyageur qu'il a l'intention de voler.

Le prix des fermages est très-élevé dans les environs d'Ecija. Il se monte ordinairement à deux boisseaux de froment et un d'orge pour chaque boisseau de semence; ou s'il est payé en argent, ce n'est pas immédiatement au pos-

sesseur de la terre, mais à de riches courtiers ruraux qui tiennent lieu de sous-fermiers, et dont les fermiers ne peuvent par conséquent espérer aucune diminution. Si les fermes sont fermées par des clôtures, elles sont évaluées beaucoup plus haut que celles qui sont ouvertes, parce que ces dernières sont sujettes à la pâture pour les moutons mérinos; tandis que dans les premières le fermier peut garder, pour dédommagement, un cinquième des moutons qui franchissent la clôture. Cette loi est une source continuelle de querelles et de contestations entre les fermiers des terres et ceux que l'on peut appeler *herbagers*, c'est-à-dire les propriétaires des troupeaux de mérinos qui, sous la sanction d'un code particulier, réclament le privilège de nourrir leurs troupeaux, non-seulement dans les pâturages communs, mais même dans les plantations d'oliviers. Les meurtres qui ont été la suite de ces rixes, se sont montés à plus de deux cents dans l'espace de peu d'années, et les procès ont coûté aux deux partis plus que la valeur des moutons ou des oliviers. En 1750, le conseil de Castille interposa son autorité pour prévenir ces abus; mais les grands propriétaires de troupeaux en

appèlent à leurs propres cours, réclament leur privilège comme leur étant accordé par le code de la *Mesta*, et soutiennent leurs prétentions par la force.

Dans toute la province d'Andalousie, les villes et les bourgs ont d'immenses possessions dont plusieurs s'étendent à la distance de trois lieues de rayon, et comprennent ainsi plus de deux cent mille acres de terres ou stériles, ou qui pourraient être cultivées, si elles n'étaient pas trop éloignées de l'habitation du fermier. Il n'y en a pas le quart qui soit ouvert par la charrue, et celles qui restent incultes contribuent plutôt à diminuer qu'à augmenter l'éducation du bétail. En un mot, suivant l'opinion des meilleurs patriotes de l'Espagne, l'Andalousie est ruinée par le haut prix des fermages et par les pâturages communs¹.

Le 25 février, à cinq heures du matin, nous quittâmes Ecija, et suivîmes jusqu'à Carmona la chaussée romaine qui conduit de Cordoue à Séville. Le pays que nous traversâmes appartient à la couronne, et s'améliorera à mesure qu'on pourra engager des émigrés d'au-

¹ Voy. *Memorias de la Sociedad Economica*. Madrid.

ires pays à venir s'y établir. A présent il est peu cultivé, et tout y annonce la misère; on n'y voit que des chaumières en ruine et des paysans à moitié nus. Nous conversâmes avec un Français établi là depuis dix-huit ans, et qui avait été souvent obligé de changer d'habitation, parce qu'ayant, par son activité et son habileté, mis en très-bon état les terres qu'il avait cultivées, on les avait données à d'autres, et il avait été obligé d'en prendre qui étaient à défricher. Il est vrai qu'on lui donnait toujours ce qu'on regardait comme un équivalent, car on n'avait pas l'intention de lui faire tort: on voulait seulement profiter de son assiduité et de ses talens; mais dans le fait, on l'avait réduit à la pauvreté, et on l'avait entièrement découragé. Il nous apprit que ce qui lui était arrivé n'était pas chose rare; et d'après la misère frappante de ces nouveaux établissemens, je suis très-porté à croire son rapport.

Les végétaux les plus particuliers à cette contrée sont le chêne-vert, le mirte, le ciste ladanifère, la lavande, une espèce de daphné et une plante appelée lentisque (*lentiscus*).

Carmona est bâtie sur le penchant d'une

colline et domine une vallée fertile, bornée par des montagnes éloignées, excepté au midi, où une large ouverture donne passage au Guadalquivir. Cette ville contient douze mille six cent quatre-vingt-cinq habitans, sept églises paroissiales, cinq couvens d'hommes, deux de femmes et deux hôpitaux. On y compte plus de cent moulins à huile.

Aussitôt que nous fûmes arrivés, quoique le soleil fût déjà couché, je pris des chevaux et partis pour Séville, afin de pouvoir trouver un bon lit. La distance est de six lieues, ou environ vingt milles, et le prix fixe est de cent vingt réaux¹ ou vingt-quatre schellings, y compris la permission qu'on doit toujours prendre lorsqu'on commence un voyage avec des chevaux de poste.

Comme il était nuit, je ne pus pas voir le pays; mais je m'aperçus qu'il était plat, que le sol était sablonneux, et je conclus, d'après le croassement continuel des grenouilles, que chaque fossé était plein d'eau stagnante.

J'arrivai à Séville à dix heures du soir, très-satisfait de mes chevaux, ayant mis un peu plus de deux heures à faire les six lieues de

¹ 30 francs.

distance. Il est sûr qu'il n'y a pas de chevaux qui conduisent plus agréablement que ceux d'Andalousie; ils vont au petit galop tout le long du chemin, sans qu'on ait besoin du fouet ou de l'éperon. J'allai loger à la *posada* de Bavière. Depuis mon départ de Madrid, je n'avais pas aussi bien dormi.

SÉVILLE.

LE lendemain matin j'examinai mes lettres. Parmi les personnes de distinction à qui j'étais recommandé, je jugeai que, comme ecclésiastique, m'a première visite était due à l'archevêque, et je me hâtai d'aller à son palais. Il me reçut avec politesse, me permit de baiser son anneau, me fit asseoir, et ayant lu ma lettre, il me dit qu'aussi long-temps que je demeurerais à Séville, je devais dîner tous les jours avec lui, à moins que je n'eusse des engagemens plus agréables. Après avoir causé quelques momens avec moi, il me demanda à voir l'adresse de mes autres lettres; et ayant appelé un page, il lui ordonna de faire préparer une voiture, et de dire à un de ses chapelains de m'accompagner pour remettre mes lettres et me montrer tout ce qu'il y avait de curieux dans la ville. Lorsque je le quittai, il me pria de revenir dîner, en me disant que

pendant tout mon séjour la voiture serait entièrement à mon service. D'après son invitation, je revins et dînai avec lui non-seulement ce jour-là, mais à peu près tous les jours pendant deux semaines que je passai à Séville. Je fus, à la vérité, souvent invité d'une manière pressante par d'autres personnes; mais comme c'était le temps du carême, et que les poissons d'Espagne n'ont jamais pu sympathiser avec mon estomac, je refusai les invitations. Il y avait à la table de l'archevêque, plusieurs personnes âgées qu'on supposait être infirmes, et pour lesquelles on servait toujours une variété de plats auxquels les autres personnes n'auraient pas osé toucher. C'est à cette circonstance que je dois attribuer le retour de ma santé; car par défaut d'habitude, par l'état chancelant de ma santé, je n'aurais jamais pu supporter un jeûne qui, à l'exception des dimanches est, dans le fait, un jeûne de quarante jours.

L'archevêque est bien logé et tient table ouverte. C'est un homme du bon ton; ses manières sont engageantes et sa conversation très-enjouée. Sa compagnie ordinaire à dîner était son confesseur, son chapelain, ses secré-

taires et quelques amis. Il était servi par ses pages qui, pour l'ordinaire, sont de jeunes gens de bonne famille, recommandés à sa protection et élevés sous ses yeux. Le bibliothécaire se met quelquefois à table avec lui, d'autres fois il reste derrière sa chaise. Il était ordinairement mon guide, et c'est avec lui que je visitai la ville.

Séville est situé sur les bords du Guadalquivir, au milieu d'une plaine fertile dont l'œil ne peut apercevoir les bornes. Elle est entourée d'une muraille qui a plus d'une lieue de circonférence, et est flanquée de cent soixante-seize tours. On voit sur une des portes l'inscription suivante :

*Condidit Alcides, renovavit Julius urbem,
Restituit christo Fernandus tertius, heros.*

Et elle est ainsi traduite sur une autre porte :

Hercules me edifico ;
Julio Cesar me cercò
De muros y torres altas ;
Y el rey santo me gano
Con Garci Perez de Vargas.

Les rues sont étroites, et il y en a de tellement resserrées, que l'on peut toucher les

deux murs en même temps. Un très-petit nombre est assez large pour les voitures ; et plusieurs de celles où il en passe montrent , par les profonds sillons qu'on aperçoit le long des maisons, qu'un des moyeux, et souvent tous les deux, touchent à la fois les murs de chaque côté.

Séville passe pour contenir quatre-vingt mille deux cent soixante-huit habitans¹. Elle est divisée en trente paroisses, et renferme quatre-vingt-quatre couvens et vingt-quatre hôpitaux.

L'édifice public le plus digne d'attention est la cathédrale, bâtiment d'une magnificence singulière, mais admiré sur-tout pour son clocher ou sa tour, qui est l'ouvrage de Guéver, architecte maure. Il la fit originairement de deux cent cinquante pieds de haut ; mais en 1568, elle fut élevée de cent pieds de plus, et a par conséquent trois cent cinquante pieds. Il n'y a point d'escalier pour y monter, et il n'y est pas nécessaire, parce que le plan incliné est d'un accès si facile, qu'un cheval pourrait trotter depuis le bas jusqu'au som-

¹ Cette population est considérablement diminuée par les effets de l'affreuse épidémie qui, en 1800 et en 1801, a ravagé cette ville et d'autres parties de l'Espagne.

met, et en même temps elle est assez large pour que deux hommes à cheval puissent y passer de front. Sur le sommet de cette tour est la *Giralda*, grande statue de bronze qui, avec ses branches de palmier qu'elle tient à la main, pèse à peu près un tonneau et demi¹, et cependant tourne à la plus légère variation du vent².

Les dimensions de la cathédrale sont de quatre cent vingt pieds de long, deux cent soixante-trois de large, et cent vingt-six de haut. Cet édifice fut bâti en 1401. Il reçoit le jour par quatre-vingt fenêtres de verres peints, ouvrage d'Arnao de Flandre, et qui coûtent mille ducats la pièce.

Les trésors de cette église sont inestimables : un des autels est entièrement d'argent, ainsi que tous ses ornemens, au nombre desquels sont deux statues de saint Isidore et de saint Léandre, de grandeur naturelle, et une *custodia* ou ostensor pour l'hostie, de plus de dix pieds de hauteur, et ornée de quarante-

¹ 150 myriagrammes, ou 3 milliers d'anciens poids.

² La figure la plus exacte de cette tour et de la *giralda*, se trouve dans le *Voyage de Dillon en Espagne*, qui n'est pas traduit en français.

huit colonnes; cependant tous ces objets ne sont que des bagatelles pour la valeur intrinsèque, en comparaison de l'or et des pierres précieuses déposés par la piété et le zèle des catholiques dans le temps où toutes les richesses du Nouveau-Monde abondaient dans cette ville. La profusion de l'or, de l'argent et des pierreries serait plus frappante encore, si l'attention n'était pas absorbée par l'admiration qu'excitent les tableaux innombrables, ouvrages des meilleurs maîtres espagnols qui fleurissaient à Séville immédiatement après la renaissance de la peinture. Toutes les chapelles conservent quelques monumens de leur talent supérieur. Les plus remarquables sont de Luis de Vargas et de Fr. Zurbaran, mais surtout de Murillo. Il y a, de ce dernier, une Nativité dans la chapelle de la Conception, et un saint Antoine de Padoue, avec le baptême de Jésus-Christ, près des fonts baptismaux. On trouve dans la principale sacristie, les tableaux si admirés de saint Isidore et de son frère saint Léandre; et dans une autre sacristie, la Sainte Famille, avec un *Ecce Homo* par Moralès. La maison du chapitre est entièrement consacrée à Murillo, et la chapelle de

saint Pierre à Zurbaran. Les ouvrages de Luis de Vargas sont dispersés dans différens endroits; mais son fameux tableau appelé de *la Gamba*, est dans une chapelle près de la porte de saint Christophe, et mérite une attention particulière.

La cathédrale possède une bibliothèque de vingt mille volumes, rassemblés par Fernand Colomb, fils du célèbre Cristophe Colomb, qui découvrit l'Amérique. C'était un homme de goût et fort admiré dans son temps pour ses connaissances. On doit regretter qu'on n'y ait pas ajouté des ouvrages modernes pour compléter une collection si bien commencée.

Je fus très-enchanté de la construction d'un nouvel orgue, composé de cinq mille trois cents tuyaux, avec cent dix touches, ce qui, me dit la personne qui conduisait l'ouvrage, fait cinquante touches de plus qu'au fameux orgue de Harlem, et les soufflets sont si grands, que lorsqu'on les enfle, ils soutiennent l'orgue dans sa plénitude pendant quinze minutes. La manière de les remplir d'air est singulière; car au lieu de travailler avec ses mains, un homme se promène en allant et venant sur une surface inclinée d'environ quinze pieds

de longueur, soutenue au centre sur un axe ; sous chacune de ses extrémités est une paire de soufflets d'environ six pieds de tour sur trois et demi de large. Ceux-ci communiquent avec cinq autres paires réunies par une traverse ; et le dernier est fait de façon que si les soufflets sont trop pleins , une soupape qui s'élève les soulage. On remplit tous ces soufflets en passant dix fois sur cette surface inclinée.

Il y a dans la cathédrale quatre-vingt-deux autels, où l'on dit journallement cinq cents messes. La consommation annuelle se monte à quinze cents *arrobas*¹ de vin, huit cents d'huile, et environ mille de cire.

On peut évaluer les biens de ce chapitre, d'après le nombre des individus qui le composent et qu'il entretient, savoir :

L'archevêque, dont le revenu est de trois cent mille ducats, ou environ 33,000 liv. sterling par année².

Onze dignitaires qui portent la mitre dans

¹ On sait que l'*arroba* est de douze kilogrammes, ou vingt-cinq livres.

² 800,000 francs.

les grandes fêtes, et qui sont tous très-amplement, mais non pas également payés.

Quarante chanoines qui reçoivent quarante mille réaux, ou environ 400 liv. chacun par an ¹.

Vingt prébendiers avec un revenu de trente mille réaux chacun ².

Vingt-un chanoines inférieurs, à vingt mille réaux chacun ³.

Outre cela, il y a vingt chantres, appelés *Veinteneros*, avec trois assistans, appelés *Sochantrès*, deux bedaux, un maître des cérémonies, un adjoint, trois aides pour faire l'appel et noter les absens, trente-six enfans de chœur pour chanter et faire le service de l'autel, avec leur recteur, sous-recteur, et maîtres de musique, dix-neuf chapelains, quatre curés, quatre confesseurs, vingt-trois musiciens, et quatre surnuméraires; en tout, deux cent trente-cinq personnes.

Plusieurs des couvens sont remarquables par la beauté de leur architecture; mais à Séville, on n'a des yeux que pour la peinture;

¹ 10,000 francs.

² 7,500 francs.

³ 5,000 francs.

et au milieu de cette profusion de beaux tableaux, on en néglige qui, dans d'autres endroits, attireraient l'attention; ici elle ne peut être fixée que par les ouvrages de Murillo.

Les plus fameux sont à l'hôpital de la Charité, et sont analogues à cette institution. Ils représentent quelques actes de charité, tels que le Miracle des pains et des poissons; Moïse frappant le rocher; la Piscine de Bethesda; le retour de l'Enfant prodigue; Abraham s'adressant aux trois Anges, et les pressant d'entrer chez lui; la Délivrance de saint Pierre de sa prison; et la Charité, sous la figure de sainte Elisabeth, lavant les plaies et soignant les maladies des pauvres. Outre ces morceaux, il y a dans le même hôpital, l'Annonciation de la Vierge Marie, et deux petits tableaux, l'un représentant l'Enfant Jésus, l'autre saint Jean.

L'église des Capucins est ornée des ouvrages du même peintre; et quoique dans ceux-ci la composition soit plus simple que dans les premiers, on peut cependant les considérer comme les meilleures de ses productions. On trouve onze de ses tableaux dans une chapelle appelée de la *Vera-Cruz*, qui

appartient aux Franciscains. Ces morceaux font beaucoup d'honneur à son pinceau; et plusieurs qui ne leur sont pas inférieurs, sont conservés dans d'autres couvens, tels qu'un *Ecce Homo*, la Vierge avec l'Enfant Jésus, dans l'église des Carmélites; la Fuite en Egypte, dans celle de la *Merced Calzada*; les différens sujets dans *Santa-Maria de la Blanca*; et dans le couvent des frères Augustins, près de la porte de *Carmona*, un saint Augustin écrivant, et un saint Thomas de *Villanueva*, se dépouillant pour vêtir les pauvres. A mon avis, le meilleur de ses ouvrages est dans le réfectoire d'un hôpital destiné pour les prêtres âgés. Il représente un Ange offrant une corbeille à l'Enfant Jésus qui, assis sur les genoux de sa mère, y prend du pain qu'il donne à trois prêtres vénérables. Jamais image n'approcha plus près de la vérité, et il n'est pas possible de voir plus d'expression que celle qui anime cette toile. Dans l'église paroissiale de la *Santa-Cruz*, il y a deux tableaux d'un genre supérieur, une *Mater dolorosa*, remplie de grâce et de douceur; et la fameuse Descente de Croix de Pedro de Campaña; Murillo l'admirait tous les jours, et il a été

enterré vis-à-vis, d'après sa demande. Ce grand peintre était né en 1618, et mourut en 1682. Son nom est célèbre en Europe; mais pour bien le juger, il faut visiter tous les couvens où sont déposés les monumens de son talent supérieur. Velazquez l'a égalé pour l'imitation, surpassé même pour les clairs obscurs et les reflets de la lumière; mais aucun artiste espagnol ne l'a égalé pour l'expression et la douceur.

En visitant les couvens et admirant les tableaux qu'ils renferment, j'eus le bonheur d'avoir pour guide D. Francisco de Bruna, homme distingué pour son jugement et son goût; il a étudié le talent particulier de maître, et connaît parfaitement le mérite de chaque ouvrage. Il a lui-même une collection choisie des ouvrages des meilleurs peintres espagnols, natifs de Séville, ou qui s'y sont formés, tels que Luis de Vargas, Velazques Zurbaran, Valdez et Murillo; outre plusieurs morceaux des écoles italienne et flamande.

La maison dans laquelle se trouvent ces tableaux et où il demeure, fut jadis la résidence des rois maures, et comme telle, fut appelée *Alcazar*; c'est un bâtiment irrégu-

lier, mais commode et agréablement situé; il renferme plusieurs chambres grandes et bien proportionnées; mais comme il a été suffisamment décrit par les voyageurs, je n'ajouterai rien à leur récit. Le jardin est singulier, il a conservé son ancienne forme, et on le regarde comme un modèle du goût maure. Il est tout en allées, avec des haies de myrtes taillées; et au milieu des parterres il y a des arbres isolés, taillés en forme de guerriers, avec des massues armées de pointes. Ses fruits principaux sont les oranges et les citrons. Ce jardin de plaisance, ainsi que le palais et la cour intérieure, sont environnés d'un fort rempart, qui communique avec les murs de la ville, mais qui est beaucoup plus élevé; au delà est un bosquet d'orangers d'une grande étendue; ce lieu doit être un délicieux séjour en hiver et au printemps.

En parlant de peinture, je me suis borné à Murillo, à cause de la supériorité de ses talens et parce que Séville, lieu de sa naissance, peut être regardée comme le dépôt principal de ses ouvrages. Mais quoiqu'il tienne le premier rang, il n'est pas le seul. Cette école jadis fameuse, dans laquelle l'art de la pein-

ture reprit naissance au commencement du seizième siècle, lorsque les trésors du continent occidental furent apportés la première fois à Séville, a produit une multitude de bons peintres, parmi lesquels les plus renommés sont Pedro de Villegas, le père de cette école, Luis de Vargas, Velazquez, Herrera, Rodas, Juan de el Castillo, Zurbaran, Francisco Pacheco, Alonzo Cano et Valdez, ainsi que plusieurs autres généralement admirés.

Les ouvrages de ces maîtres, ainsi que ceux de plusieurs autres tant Espagnols qu'étrangers, se voient non-seulement dans les églises, mais encore dans les maisons des principaux habitans. Je visitai les collections du marquis de Moscoso, de D. Pedro de Castro et de D. Donato d'Arenzana. Ce dernier possède un tableau qui est peut-être la plus parfaite imitation qui ait jamais été tracée sur la toile : c'est un agneau peint par Zurbaran, et dont Velazquez fut si frappé qu'il prit la peine de le copier. J'avais vu son ouvrage chez D. Fr. de Bruna; mais quelqu'admiration que m'eût causé cette copie, je n'y fis plus d'attention dès que j'eus vu l'original. D. Donato possède en outre une bonne tête par Moralès, une

Conception par le Guide , un portrait incomparable de S. Ignace de Loyola par Careno, une Descente de Croix par Luis de Vargas et la mort d'Abel par Bobadilla.

Les Franciscains ont le couvent le plus considérable. Il renferme quinze cloîtres, dont plusieurs sont vastes et élégans, et des logemens pour deux cents moines; mais à présent la communauté n'en compte que cent quarante. Ils sont, comme tous ceux de cet ordre, nourris du produit des charités et les favoris du peuple. Leur dépense annuelle se monte à plus de quatre cent mille réaux¹, ou environ quatre mille livres sterling, ce qui fait vingt-huit livres² onze schellings et cinq pences par tête. Mais on doit en déduire la dépense du vin, de l'huile et de la cire, ainsi que les aumônes qu'on distribue journellement aux pauvres; ce qui, réuni, fait un objet considérable.

Il n'y a pas de couvent qui soit aussi fréquenté que celui-ci, particulièrement pendant les quarante jours du carême. Dans le cloître principal, qui est entièrement entouré de petites chapelles, on a représenté la passion du

¹ 100,000 francs.

² 800 francs.

Rédempteur dans quatorze tableaux, dont chacun est appelé une station. Elles sont arrangées de manière qu'elles marquent certaines distances en faisant le tour du cloître de la première à la seconde, et ainsi de suite. Au-dessus de ces stations on a noté le nombre de pas que fit notre seigneur entre les différens incidens de la passion en allant au Calvaire, et ce sont pleinement les mêmes nombres de pas que doivent faire les pénitens en allant d'une station à l'autre. Sur une, on voit l'inscription suivante : « Cette station consiste en
« 1087 pas. Ici le Redempteur succomba une
« seconde fois sous le poids de la croix, et ici
« peuvent se gagner l'indulgence de sept an-
« nées et quarante quarantaines. Oraison men-
« tale, *Pater noster et ave Maria* ». On peut juger par celle-ci des autres stations. J'y vis hommes, femmes et enfans, riches et pauvres, faisant leurs tours, les uns isolément, les autres en petits groupes repétant tout haut leurs prières latines et s'agenouillant à chaque station.

Celui des hôpitaux qui me plut davantage, fut celui de la *Sangre* destiné à recevoir les femmes malades. La façade en est élégante et la sculpture admirable, sur-tout les trois figu-

res de la Foi, de l'Espérance et de la Charité. Les dortoirs sont spacieux, et la plus grande propreté règne par-tout.

Si j'avais envie de m'étendre sur la description des bâtimens publics, la *Torre del Oro*, la *plaza de Toros*, l'aqueduc qui a quatre cent dix arches, mais sur-tout la bourse, me fourniraient ample matière. La dernière, dont Herrera fit le plan, en 1598, est digne de ce grand architecte; c'est un carré de deux cents pieds, avec un corridor, ou grande galerie qui l'entoure, ornée de colonnes ioniques et soutenue par un nombre égal de colonnes doriques.

L'université fut fondée en 1502, et acquit bientôt une grande renommée. Le nom d'Arias Montanus, qui est enterré au couvent de S. Iago, suffit seul pour donner de la célébrité à ce séminaire. Sa traduction des Saintes Ecritures, sera estimée aussi long-temps que les écritures elles-mêmes seront l'objet de la vénération des hommes. Le nombre des sous-gradués de cette université est d'environ cinq cents.

Nous vîmes à Séville les institutions favorites du comte de Campomanes; son académie

pour les trois beaux-arts de peinture, sculpture et architecture, et sa société économique des amis du pays; l'une et l'autre ont eu des succès, et ont soutenu non-seulement les arts, mais l'agriculture, les manufactures et le commerce. Il y a dans la première environ deux cents élèves.

La principale manufacture est celle de tabac; ce fut aussi celle qui attira le plus mon attention. L'édifice est élégant et simple, il a environ six cents pieds de long sur quatre cent quatre-vingts de large, et soixante de haut, avec quatre façades régulières. Il a coûté trente-sept millions de réaux¹, ou environ trois cent soixante-dix mille livres sterling. Cette manufacture n'occupe à présent que dix-sept cents ouvriers, et cent chevaux ou mules; mais précédemment elle occupait trois mille hommes, et à peu près quatre cents chevaux. Cette diminution est attribuée à la mauvaise administration, et à la répugnance avec laquelle on consentait à détruire le tabac gâté. Les administrateurs ont changé de système; et peu de jours avant mon arrivée, ils avaient condamné au feu quinze mille livres de tabac,

¹ 9,250,000 francs.

qui était de nul usage. Cependant le haut prix de cet article en diminue le débit; car, depuis qu'on a élevé le tabac de trente réaux à quarante, c'est-à-dire, d'environ six à huit schellings la livre ¹, les demandes ont successivement diminué. Depuis l'année 1780, la vente annuelle a été d'un million cinq cent mille livres de tabac du Brésil, acheté des Portugais à trois réaux la livre ²; et d'un million six cent mille livres de tabac en poudre, produit des colonies espagnoles, outre une quantité considérable de cigares. Ils ont en magasin plus de cinq millions de livres de tabac en poudre non vendu; mais comme il ne se gâte point en vieillissant, cette abondance ne les inquiète pas.

Outre l'espèce particulière de tabac en poudre que l'Espagne vendait, on a introduit dernièrement une manufacture de tabac rapé. Cette mesure était devenue nécessaire pour arrêter le commerce illicite qui se faisait; car tandis que le roi le vendait à soixante et quelques fois à quatre-vingts réaux ³ la livre, les

¹ De 7 francs 50 centimes à 10 francs.

² 75 centimes.

³ 15 à 20 francs.

contrebandiers le donnaient à quarante, après l'avoir acheté eux-mêmes à quinze des fermiers généraux de France ; mais à présent que le gouvernement vend du bon tabac rapé à vingt-quatre réaux ¹, le profit des contrebandiers ne compenserait pas les risques. Cette branche seule emploie maintenant deux cent vingt personnes, vieilles et jeunes, et seize mules ; mais les administrateurs ont le projet d'augmenter leur commerce, et d'occuper cinq fois autant d'individus, lorsqu'ils auront une quantité suffisante de tabac. Les opérations sont si nombreuses avant que le rapé soit en état d'être vendu, qu'elles exigent un grand nombre d'ouvriers. Tandis que les uns défont les petits paquets de tabac, d'autres séparent les côtes des feuilles ; ceux-ci l'humectent, ceux-là le serrent et le mettent en presse, ou bien filent la feuille en cordes, et la mettent en rouleau pour être liées et pressées jusqu'à ce qu'un paquet de dix-huit pouces de long et de deux pouces et demi de diamètre pèse six livres. Ces opérations finies, on met le tabac en morceaux pour suer pendant neuf mois : après quoi il est coupé et tamisé, puis rapé, puis encore

¹ 6 francs.

tamisé, et enfin mis en paquet pour être vendu.

Tous les ouvriers déposent leurs habits à la porte, et quand ils sortent, ils sont si scrupuleusement visités, qu'ils ont peu de chance de pouvoir cacher du tabac; cependant ils s'y hasardent quelquefois. Un officier et un garde sont toujours là pour conduire en prison le délinquant; et afin qu'il ne puisse faire aucune résistance, il n'est permis à aucun ouvrier d'entrer avec un couteau. Sans cette précaution, les conséquences d'une découverte pourraient souvent devenir fatales.

La fabrique est dirigée par un directeur dont le salaire est de quarante mille réaux par année¹, et par cinquante-quatre officiers supérieurs et un nombre égal de subordonnés.

Il y a pour moudre le tabac en poudre quarante moulins, qui consistent chacun en un rouleau de pierre, qui est mis en mouvement par un cheval ou une mule, dont les traits sont attachés à une barre de huit pieds de long, et sous l'angle de quarante-cinq degrés; en sorte qu'il perd précisément la moitié de sa force. J'essayai d'expliquer ce fait à l'officier qui me faisait voir ces ouvrages; mais je

¹ 10,000 francs.

ne pus pas m'en faire comprendre. Il était le frère de la jeune infortunée qui, en 1774, périt devant l'autel, victime de la passion impure que sa beauté avait inspirée à un prêtre de S. Lucar. Ce misérable avait déclaré sa passion à cette jeune personne en la confessant; après plusieurs tentatives inutiles, enragé de la résistance obstinée de cette fille vertueuse, il tourna le dos à l'autel où il venait de participer au pain consacré, et la poignarda en présence de sa mère; et pour ce crime, le plus atroce de tous, il fut, ce qui est affreux à raconter, banni à Porto-Rico.

La manufacture de soie était jadis florissante à Séville. Quand (en 1248) Ferdinand III, surnommé *le Saint*, entra dans la ville, il y trouva, comme il le dit lui-même, seize mille métiers, qui occupaient cent trente mille personnes; et telle était sa population, que lorsqu'elle se rendit aux chrétiens, quatre cent mille Maures la quittèrent; un grand nombre était mort pendant les seize mois que dura le siège, et plusieurs restèrent après le départ de leurs concitoyens.

Alphonse, surnommé *le Sage*, voyant l'importance de cette manufacture, lui donna tous

les encouragemens possibles ; et Séville possédait presque uniquement cette branche de commerce lors de la découverte de l'Amérique. En 1519, on comptait encore dans cette ville seize mille métiers ; mais les *millones* imposés à la fin du règne de Philippe II, pour subvenir aux dépenses de la guerre, causèrent un grand échec au commerce ; et les altérations fréquentes des monnaies, ainsi que l'expulsion des Maures, ruinèrent presque entièrement cette ville naguère si florissante. En outre, plus de deux cent mille personnes moururent d'une maladie épidémique qui ravagea l'Espagne en 1649. Aussi, en 1655, ne restait-il que soixante métiers à Séville. Depuis l'avènement d'une nouvelle famille au trône, le nombre des tisserands s'éleva, en 1713, à quatre cent cinq. Mais en 1721, les fermiers de la taxe sur la soie ayant exigé avec rigueur les quatorze pour cent dus pour l'*alcavala* et le *cientos*, non-seulement ils ruinèrent les manufactures, mais réduisirent le revenu public de huit cent mille réaux à moins de seize mille. Cependant Philippe ayant dirigé toute son attention sur cette affaire importante, le commerce se releva ; et en 1732, le nombre des

métiers se montait à mille. En 1739, la guerre avec l'Angleterre les réduisit subitement à cent quarante. Depuis les remontrances de D. Bernardo de Ulloa en 1740, les taxes n'ont plus été abandonnées à la rapacité des fermiers, l'*alcavala* a été aboli; et d'après le dernier rapport, les métiers se montent à quatre cent soixante-deux pour les grandes étoffes de soie, et à dix-huit cent cinquante-six pour d'autres articles. On alloue annuellement à chaque métier destiné à la fabrication des pièces larges, cent livres de soie exemptes de droits; et s'il ne fabrique que des ouvrages étroits, cette quantité n'est que de quatre-vingts.

Dès que la navigation de la rivière sera ce qu'elle était lorsque Magellan partit de Séville avec cinq vaisseaux pour aller faire la découverte du détroit qui a conservé son nom, et lorsque la liberté civile et religieuse lèveront de nouveau le tête en Espagne, de nombreux canaux s'ouvriront pour vivifier le commerce, et Séville sera rendue à son ancienne splendeur.

L'art de la tannerie n'est peut-être nulle part plus mal entendu qu'en Espagne: on ne

peut, dans aucune de ses provinces, se procurer du bon cuir, à moins qu'il ne vienne d'Angleterre. Le ministre des finances, qui sentait cet inconvénient, a cherché dernièrement à engager quelque étranger, habile dans cet art, à venir se fixer en Espagne. Pendant qu'il pensait aux moyens de réussir, le hasard lui fit rencontrer un marchand qui voyageait pour recevoir des ordres et des commissions pour son compte et celui de ses associés, marchands de cuirs à Londres. Le ministre comprit tout de suite qu'il avait trouvé son homme; il l'envoya chercher sans délai, et l'invita à se fixer en Espagne comme corroyeur et tanneur. Cet homme se sentant peu propre à entreprendre ce métier pour lequel il n'était pas né, résista d'abord aux sollicitations du ministre, et refusa les offres les plus avantageuses; mais enfin, après avoir considéré la chose sous tous ses points de vue, il accepta et consentit de s'établir à Séville. Je visitai sa tannerie, et je le trouvai heureux sous la protection dont il jouissait. Le ministre lui a concédé le couvent des Jésuites, environ sept acres de bonne terre et libre de cens, et le droit de choisir les meilleures peaux de

Buenos-Ayres et des colonies espagnoles ; il a, outre cela, le privilège de couper, pour faire son tan, tous les arbres qui lui conviennent, soit dans les forêts royales, soit dans les possessions particulières, à une distance marquée de la ville. Il se sert de l'écorce intérieure du liège, ainsi que des feuilles du myrte, qui remplissent assez bien ses vues, mais n'ont pas autant de force que l'écorce du chêne. Cet ouvrier me dit que les Espagnols entendent l'art de tanner ; mais qu'ils manquent d'énergie, d'industrie et de capitaux pour des entreprises aussi vastes. Je suis porté à croire que son observation est bien fondée. Le ministre l'ayant trouvé actif et riche, lui a donné un privilège pour fournir la cavalerie de bottes et de baudriers, et d'une quantité d'autres articles qui n'avaient aucun rapport avec son commerce, tel que des boucles, des éperons, etc. Cet homme est certainement un trésor pour les Espagnols, soit par son assiduité, soit par la valeur de son capital ; et je ne doute pas qu'il ne pousse ce nouvel établissement aussi loin qu'il peut aller, si le gouvernement continue à le protéger.

Ayant été présenté à D. Juan Alvarez, in-

tendant de la monnaie, je visitai cet établissement dans lequel il y a maintenant très-peu d'ouvriers occupés; tandis que précédemment cent quatre-vingts y trouvaient constamment de l'ouvrage. On se sert ici des procédés en usage à Londres et à Paris, et qui sont très-lents. Aussi ne frappe-t-on la monnaie qu'avec beaucoup de frais; tandis qu'à Birmingham l'opération se fait très-vîte et à bas prix, au moyen d'une nouvelle invention.

En traversant les rues, je fus frappé de la multitude de mendiants couverts de haillons. Au premier moment je fus tenté de l'attribuer au manque de commerce; mais en y faisant plus d'attention, je vis que la véritable cause était la distribution d'aumônes qui se faisait au palais de l'archevêque et à la porte d'une vingtaine de couvens, où l'on donne journellement et sans distinction à tous ceux qui s'y présentent. Une charité aussi déplacée éteint toute industrie et multiplie les objets de pitié; leur quantité est toujours en proportion des sommes qu'on distribue. Il est si important que ce principe soit bien compris, que je ne puis laisser échapper aucune occasion de le faire remarquer.

Je passais mon temps très-agréablement à Séville. J'employais les matinées à visiter ce qu'il y avait de plus digne de mon attention dans la ville, ou à faire de petites excursions dans les environs. A midi je rendais mes devoirs au bon archevêque, chez qui je dînais et faisais ma *sieste*; après quoi je sortais quelquefois avec lui dans sa voiture, d'autres fois j'allais à la *Alameda* ou promenade publique, où se réunit la société, et je finissais ma journée, soit avec l'archevêque, soit dans la famille de quelques personnes aimables. Le temps du carême n'est pas favorable à la gaieté, parce que les amusemens ordinaires ne sont pas permis; cependant j'ai toujours été très-satisfait de mes soirées. L'archevêque ne recevait que des hommes le soir. Dans les autres maisons il y avait ordinairement quelque partie générale de cartes; mais la famille dans laquelle je me plaisais le plus était celle d'un chanoine, dont la sœur me faisait l'honneur de me consulter comme médecin; sa maladie était extrêmement intéressante : c'était une épilepsie provenant de son excessive sensibilité. J'aime à croire que je lui ai été de quelque utilité, et je trouvais ma récompense dans sa conversa-

tion et dans le plaisir de l'entendre chanter.

Dans une de mes visites du matin au palais de l'archevêque, j'eus le plaisir de me trouver à une *opposition*, ou dispute entre les candidats d'un bénéfice vacant; scène admirablement décrite par l'auteur de Gil-Blas. La véhémence, dans une pareille occasion, est non-seulement autorisée par la coutume, mais elle est excusable dans des hommes qui combattent non-seulement pour la gloire, mais encore pour leur subsistance. Les juges sont l'évêque diocésain, assisté de six membres du chapitre; et les examens roulent sur les sciences, la morale, la théologie et le droit canon. Plusieurs emplois ecclésiastiques se donnent de cette manière. Ainsi, dans toutes les cathédrales, quatre chanoines sont choisis sur des examens; on les appelle chanoines *de merito*. Ils remplissent les fonctions de pénitenciers pour recevoir la confession du chapitre, de prédicateurs, de professeurs en théologie et de jurisconsultes pour suivre les procès. Les autres places sont données par faveur, par le diocèse, par le chapitre ou par le roi, suivant le mois dans lequel elles viennent à vaquer.

Lorsqu'un candidat s'adresse à un grand, soit pour demander sa protection en général, soit pour un emploi, il présente une copie imprimée de son mémoire, qu'il intitule : *Relacion de los meritos, titulos, grados y exercicios, litterarios de A. B.*¹. L'original est remis au secrétaire d'état, et contient le nom de l'individu, le lieu de sa naissance, son rang, son âge, l'université dans laquelle il a étudié, ainsi que les degrés qu'il a pris; ses connaissances, sa conduite dans sa profession comme prêtre, prédicateur, confesseur; il y est parlé de sa régularité, de son zèle, de ses succès et des privilèges particuliers dont il jouit, comme de la permission de lire les livres défendus et de confesser les deux sexes; et enfin il y est démontré qu'il est en tous points digne de recevoir tous les emplois ecclésiastiques auxquels on peut le présenter.

Un jour que j'étais au palais de l'archevêque, le vieux bibliothécaire me prit à part, et me pria d'intercéder auprès du prélat pour lui obtenir un bénéfice alors vacant et dépendant de la couronne; il m'engagea à écrire

¹ Relation des mérites, titres, degrés et exercices littéraires de A. B.

immédiatement au comte de Florida-Blanca; et de joindre à ma lettre sa *Relacion de meritos*... Je me souviens qu'il y était dit, à l'article de ses connaissances, qu'il avait appris l'hébreu, qu'il avait été examiné sur les verbes; mais qu'il n'avait jamais été assez riche pour acheter un dictionnaire. Je présentai une requête par le canal de notre ministre, et j'obtins pour lui la promesse d'un bénéfice; mais non de celui qu'il sollicitait alors.

Non loin de la ville est un bâtiment, qui maintenant tombe en ruines, et près duquel je passais souvent, sans m'enquérir de sa destination; mais un soir que je me promenais avec la personne à qui le comte de Florida-Blanca m'avait recommandé, frappé de la forme de ce bâtiment, je lui demandai à quoi on l'employait. Il parut d'abord faire peu attention à ma question; mais l'ayant répétée, il y répondit d'une manière évasive, qui ne servit qu'à augmenter ma curiosité et à rendre mes demandes plus pressantes. Enfin il me dit que ce singulier édifice s'appelait *el Quemadero*; mais il me pria de ne jamais découvrir de qui je tenais cette information. Le nom et la forme de ce bâtiment rendaient de plus amples re-

cherches inutiles , et expliquaient assez l'horrible usage qu'on en avait fait trop souvent. Je cessai mes questions , et me hâtai de m'éloigner d'un eplace que mon imagination me représentait toute en flammes. Le jour suivant , cependant , j'y retournai avec un des juges qui , en cette qualité , pouvait se hasarder à être plus communicatif. Il répondit à mes questions , que le *Quemadero* , ainsi appelé du verbe *quemar* , brûler , servait d'échafaud pour brûler les hérétiques ; et qu'environ quatre ans auparavant , une femme y avait souffert le supplice du feu , d'après une sentence de l'inquisition , à laquelle il avait donné sa sanction. J'obtins de lui , et d'autres personnes , les particularités suivantes sur le fait. Cette femme était une *beata* , professant un des trois vœux imposés aux religieuses , et dont la pauvreté et l'obéissance sont les compagnons ordinaires ; elle enfreignit ce vœu. Dans l'instruction du procès , elle fut accusée d'avoir corrompu son confesseur ; le *pauvre homme* fut simplement banni comme le moins coupable des deux. Si cette offense eût été la seule , elle eût été punie avec moins de sévérité ; mais non contente d'avoir commis un sacrilège , elle continua à corrompre

toute la prêtrise; et soit par un effet de ses passions, ou de sa vanité, elle étendit chaque jour, sur les serviteurs des autels, le pouvoir de ses charmes : enfin, par excès d'orgueil ou par remords de conscience, elle perdit la raison et imagina follement qu'elle agissait par l'autorité divine. Quelques-uns disent qu'elle justifia sa conduite, d'après le principe que les deux parties étaient libres; mais d'autres, et avec plus de raison, assurent qu'elle prétendait avoir vu un ange; ce qui, d'après les lois de l'inquisition, est un crime. On la mit en jugement; elle fut condamnée et brûlée.

Ce récit m'inspira la curiosité de visiter le tribunal de l'inquisition. C'était jadis un couvent de Jésuites; il est d'une architecture si légère et si élégante, que je pouvais à peine concevoir qu'il renfermât le tribunal affreux et ses horribles cachots. J'entrai dans la chapelle et dans la salle des jugemens; je me hasardai à faire quelques questions, mais je ne pus obtenir aucune réponse. Le silence et la solitude semblaient y avoir établi leur séjour.

L'inquisition est certainement moins formidable, à présent que les lumières se sont ré-

pandues par-tout, qu'elle l'était dans ces siècles de ténèbres, où la superstition régnait avec tant de force. Les inquisiteurs actuels, s'ils ne sont pas plus humains, sont au moins plus humbles que leurs prédécesseurs; cependant, il faut l'avouer, tant que leur autorité subsistera, elle sera sujète à commettre des abus. Chacun connaît l'histoire et le sort de D. Pablo Olavidès. La véritable cause de sa disgrâce ne fut ni son impiété, ni son immoralité, mais sa haine pour les moines; eux, par représailles, devinrent ses ennemis implacables, et ne cessèrent de le persécuter que lorsqu'ils l'eurent banni de l'Espagne. Ils n'oublièrent jamais qu'il avait bâti une maison dans la *Sierra-Morena*, précisément à la place où avait été un couvent, et un couvent qui servait d'asile aux voleurs, avec qui les bons pères avaient coutume de partager le butin. Ils ne purent pas non plus lui pardonner d'avoir posé comme loi fondamentale, dans ses nouveaux établissemens, qu'il n'y aurait aucun moine. Malheureusement il avait épousé une femme riche, qui n'était ni jeune ni belle; ce fut par son moyen que les moines apprirent des particularités qu'ils auraient pu toujours

ignorer, et qu'ils purent recueillir contre lui toutes les expressions hasardées qui lui échappaient. Ce digne citoyen fut arraché de son lit, le 14 novembre 1776; et après avoir passé douze mois dans les prisons de l'inquisition, sa sentence lui fut lue publiquement; tous ses effets furent confisqués en faveur de ses juges, les inquisiteurs, et il fut condamné à huit ans de réclusion dans un couvent.

Il faut convenir que les inquisiteurs avaient eu une belle proie dans la personne d'Olavidès; mais peu d'années après ils ne ressemblèrent pas mal à l'aigle qui s'arrête pour se précipiter sur une charogne; cet événement est digne d'être rapporté. J'en donnerai la relation d'après ce que m'en a dit une personne qui fut présente à l'*auto-da-fé*, célébré dans l'église du couvent de S. Dominique de Madrid, le 9 mai 1784, après que toute la procédure eut été lue publiquement.

L'acteur principal de cette farce, fut un mendiant nommé Ignacio Rodriguez; sa première profession avait été celle des armes; mais on ignore qu'elle avait été alors sa conduite. Il est certain qu'il était avec le comte O'Railly, lors de la malheureuse expédition

contre Alger, où il fut blessé à la jambe; il reçut donc son congé comme invalide; on lui offrit la pension ordinaire, mais il préféra vivre aux dépens du public et jouir de sa liberté, plutôt que d'être perdu dans l'obscurité avec ses compagnons. En conséquence, il mit tous ses soins à empêcher sa blessure de se fermer; et il fut si adroit, qu'il parvint à se procurer un revenu passable, ou plutôt à se régaler somptueusement tous les jours.

Au bout de quelques années, il eut le malheur d'attirer l'attention de D. Bernardo Cantero, intendant-général de la police qui, le voyant chaque jour, s'informa pourquoi il tenait sa blessure ouverte, et lui ordonna de la faire guérir. Rodriguez ne sachant à qui il parlait, répondit avec insolence, « je demande l'aumône et non pas des avis ». Cette réponse faite mal à propos, causa sa perte.

L'intendant frappé de sa figure, et choqué de son insolence, le surveilla; et ayant remarqué quelque chose d'extraordinaire dans une longue conversation qu'il eût avec une femme appelée Juliana Lopez, il la fit suivre et arrêter. Cette femme, quoique artificieuse, ayant été prise par surprise, se troubla, et

avoua bientôt, que le papier qu'elle avait remis au mendiant, contenait quelques matières pour faire de la poudre d'amour. Sur ce rapport, Rodriguez et Juliana furent mis en prison, avec une autre femme nommée Angela Barrios qui, douée de moindres talents, n'agissait que sous leurs ordres et n'était employée que pour des commissions peu importantes. Tous les trois ayant été mis dans une prison commune, furent fréquemment interrogés, et le résultat de ces enquêtes fut présenté au roi qui, par l'avis de son confesseur, renvoya le tout aux inquisiteurs. En conséquence, on transféra ces trois individus dans les prisons de l'inquisition.

Nul tribunal n'a autant de facilité pour découvrir la vérité, et pour éclaircir une affaire, quelque obscure qu'elle puisse être ; il n'est pas enchaîné par les formes, ni limité par le temps ; il peut citer qui lui plaît, faire prendre les individus dans leur lit, au milieu de la nuit, les examiner par surprise, effrayer leur imagination, tourmenter leur corps, et les interroger en les confrontant à des époques éloignées. Les inquisiteurs firent confesser à l'imposteur toutes ses menées, ainsi que les plus petites particularités et le nom des per-

sonnes à qui il avait vendu de sa poudre. Il expliqua dans sa confession, de quoi elle était composée; mais ce sont des choses qu'une oreille chaste ne peut entendre, et il avoua que chaque femme, après en avoir pris, devait lui accorder tout ce qu'il demandait, sans quoi le charme perdait tout son effet. Toutes les fois qu'il administrait cette poudre, il proférait quelques formules de négromancie, afin de donner un air de mystère à tout ce manège et d'inspirer de la confiance dans son succès.

Son associée, Juliana Lopez, lui servait démissaire et de panégyriste; et afin de pouvoir se prêter entièrement à ses vues et à ses désirs, elle avait loué un jardin commode, où il pouvait se retirer dans tous les momens et chaque fois que cela lui convenait.

Angela Barrios n'était que leur servante; et son esprit étant un peu faible, elle n'était point admise à leur confiance. La fidélité et le silence était tout ce qu'on exigeait d'elle, et elle n'y manquait jamais.

Le procès suivant l'ordinaire, contenait toutes les circonstances les plus minutieuses. Le crime des accusés fut prouvé par une multitude de témoins, et confirmé par leur



propre confession. On apprit que la poudre avait été administrée à des personnes de tout rang; un des inquisiteurs m'a dit depuis, que plusieurs dames de qualité de Madrid avaient été dupes de cet homme, et que c'est par égard pour elles, que l'on a caché leur nom.

Lorsque le procès fut terminé, les juges résolurent de célébrer un *auto-da-fé* dans l'église de *los padres del Salvador*; mais le roi ne voulut pas que les religieuses de Saint-Dominique fussent privées du privilège d'avoir l'*auto* dans leur église. Les inquisiteurs cédèrent, et envoyèrent une requête pour que les religieuses ne fussent pas admises à la grille, afin que leurs oreilles ne fussent pas blessées, ni la pureté de leur imagination troublée par ce qu'elles entendraient. Ce message produisit l'effet qu'on pouvait en attendre; la curiosité des religieuses en fut d'autant plus aiguillonnée; et il n'y en eut que quatre qui ne se trouvèrent pas à la grille.

Le jour fixé, à six heures du matin, le peuple commença à s'assembler dans la rue de l'inquisition, et les troupes prirent leur poste pour maintenir le bon ordre. Vers les

huit heures, le mendiant quitta son cachot ; appuyé sur ses béquilles, et accompagné d'un frère capucin, d'assez chétive apparence, nommé frère Cardenas. Aussitôt que le coupable parut devant le tribunal, il tomba à genoux devant les inquisiteurs qui, avec le ton le plus doux et le plus affable, s'adressèrent ainsi à lui : « Mon fils, vous allez entendre le « récit de vos crimes, et la sentence pronon- « cée pour l'expiation de vos péchés ; notre « douceur est grande, car notre tribunal, tou- « jours indulgent, cherche plutôt à réformer « qu'à punir. Que votre affliction vienne du « sentiment de vos péchés et non de la frayeur « du châtement que vous subirez ».

Cette exhortation, dont la formule est la même lorsque le condamné doit être livré aux flammes, étant finie, ils posèrent sur les épaules du mendiant un *san benito*, ou plutôt un *saco benito*, qui est le sac avec la croix de saint André, portés anciennement par les pénitens. Ils affublèrent sa tête du bonnet où sont peints des serpens, des lézards, et des cerfs-volans ; puis ils lui mirent un cierge vert dans les mains et une corde autour du cou. On adressa à Juliana Lopez le même discours, et

lorsqu'elle eût été couverte du même accoutrement, elle resta près de son compagnon; mais ne montra pas la même fermeté.

Angela Barrios vint la dernière; tremblante et fondant en larmes, elle tomba à genoux et conjura les inquisiteurs de lui faire grâce de la vie. On lui répondit que le saint-office n'était pas accoutumé à mettre personne à mort; qu'on ne voulait lui faire aucun mal, et que sa faute étant moins grande que celle de ses compagnons, il n'y avait point de *san benito* pour elle, qu'elle ne recevrait point cette marque d'ignominie qui couvrirait à jamais d'opprobre tous ceux qui l'avaient porté, ainsi que leur famille.

Tout étant ainsi disposé, la procession commença à se mettre en mouvement; en tête marchaient les soldats pour faire faire place, ensuite venait l'étendard du saint-office, porté par des alguazils et suivis des familiers et des docteurs de l'inquisition; ensuite on vit le mendiant appuyé sur ses béquilles, suivi des deux femmes, et accompagnés de deux secrétaires, qui portaient la procédure dans une boîte garnie de velours; le petit capucin, en qualité de confesseur, fermait la marche avec le marquis de Cogolludo, fils du duc de Me-

dina-Cœli, du sang royal et premier gentilhomme d'Espagne, comme alguazil major.

Le cortége ne fut pas plutôt entré dans l'église, que la messe commença; après quoi on lut la procédure à tout l'auditoire, composé de la principale noblesse et de toutes les dames de la cour qui avaient été invitées par la marquise de Cogolludo, et étaient placées avec elle sur un gradin élevé à cette occasion.

Les secrétaires furent souvent interrompus dans leur lecture par de bruyans éclats de rire, auxquels se joignait le mendiant. Cependant, cette marque de gaieté n'était pas exempte d'émotion chez quelques personnes, lorsque dans le procès on détaillait des circonstances qui concernaient les dames alors présentes, et qui s'attendaient à chaque instant à s'entendre nommer.

Après qu'on eût achevé cette lecture, le premier inquisiteur agita une petite sonnette, et les prisonniers s'approchèrent pour entendre leur sentence: Ignacio Rodriguez fut condamné à être fouetté dans les rues de Madrid, à être instruit et fortifié dans les mystères de la foi catholique, par un guide spirituel nommé par la cour, avec lequel il devait faire ses saints

exercices pendant un mois, en jeûnant les vendredis au pain et à l'eau, et en faisant, au bout de ce terme, une confession générale. Il devait être enfermé pendant cinq ans à la maison de pénitence de Tolède, et après cela banni pour jamais de Madrid et des résidences royales, avec l'obligation d'informer le saint-office du lieu où il fixerait sa résidence. La sentence des autres ne fut pas si sévère. Toute la cérémonie finit vers les trois heures après-midi.

Le lendemain, le mendiant, nu jusqu'à la ceinture, fut mis sur un âne, et accompagné par le marquis de Cogolludo; dans cet équipage il traversa les rues de Madrid, mais sans recevoir aucun coup: à mesure qu'il avançait, ses amis lui offrirent du vin et des biscuits; tandis que plusieurs personnes, qui ignoraient la nature de son crime, et le prenaient pour un hérétique, s'écriaient: *Viva la Virgen, viva Maria purissima*; à quoi il répondait: *Por mi que viva*.

Cette cérémonie finie, la marquise de Cogolludo donna une grande fête aux juges et aux officiers de l'inquisition.

Si l'intention du roi eût été de rendre l'in-

quisition méprisable aux yeux de la multitude, pour préparer son abolition, il n'eût pas pu prendre des mesures plus convenables que celle de soumettre à ce tribunal l'examen de fautes infiniment au-dessous de son attention, et de le faire paraître en procession avec un misérable qui aurait dû être puni en secret par les plus vils suppôts de la justice.

D'autres écrivains ont donné l'histoire de cet exécration tribunal, de son origine, de ses progrès, ainsi que de la forme de sa procédure et du cruel traitement que souffrent ses prisonniers. Je me tairai sur ces particularités; mais je dois observer que l'inquisition originaire, armée de pouvoirs terribles, existe encore en Angleterre sous la dénomination de cour spirituelle; et que, de même qu'en Espagne, les pauvres souffrent beaucoup de l'abus de son pouvoir. Chez nous, ce serpent paraît avoir perdu son venin; il est engourdi, mais non pas mort; et si, dans les temps futurs, notre gouvernement venait à changer, il pourrait revivre et être aussi désastreux pour nos enfans, qu'il l'a été pour nos ancêtres.

L'ancien théâtre d'Italica, dans le voisinage de Séville, est un monument d'antiquité très-

curieux, et mérite bien de fixer l'attention de tous ceux qui aiment les antiquités; mais elles ont peu d'intérêt pour moi. Cet amphithéâtre est un ovale de deux cent quatre-vingt-onze pieds sur deux cent quatre. Si nous pouvons juger Italica par la grandeur de ses ruines, ce dut être une ville considérable; et quoiqu'il en reste maintenant bien peu de vestiges sur la surface de la terre, nous savons qu'elle fut jadis le siège d'un évêque, et elle a donné naissance aux empereurs Trajan, Adrien et Théodose.

Les environs de la ville, à une grande distance, sont si bas, qu'ils sont fréquemment inondés, et quelquefois l'eau s'est élevée à huit pieds, même dans les maisons. Le sol est fertile et en même temps très-profond; aussi sa fécondité est-elle inépuisable. Il produit du blé, des légumes, du chanvre, du lin, des citrons, des oranges et du réglisse. On dit qu'on exporte annuellement plus de quatre mille quintaux, ou à peu près deux cents tonnes de ce dernier article, dont une partie considérable est achetée, à ce que l'on croit, par les brasseurs de bière de Londres. Si on pouvait les engager à abandonner le *cocculus indicus*,

on pourrait leur permettre d'user sans contrainte de la réglisse.

J'eus la curiosité de m'informer à la douane de Londres quels étaient les principaux endroits d'où l'on tirait précédemment le réglisse, et j'appris que c'était d'Italie et de la Flandre française; mais que depuis peu l'importation d'Espagne avait rapidement augmenté; qu'en 1785 elle n'avait été que de deux tonneaux dix-sept cents *weighs*¹, et trois quarts et seize livres; elle s'était élevée en 1788, à cinquante-huit tonneaux trois cents *weighs* et un quart, et quatorze livres. Je vis que l'importation de la première de ces années à la dernière était comme suit :

	Tonneaux.	Weights.	Quarts.	Livres.
1785, à Londres et autres ports.	109	14	3	18
1786 dits.....	150	2	3	14
1787 dits.....	128	19	»	16
1788 dits.....	183	1	»	17

Dans cet intervalle, la proportion des ports extérieurs qui n'était que de vingt-quatre tonneaux onze cents *weighs* et demi, et vingt-cinq livres, a monté à cinquante-cinq tonneaux

¹ Le tonneau est de deux mille livres. Le *weigh* est un poids anglais de deux cent cinquante livres de seize onces.

quatorze cents *weighs* et demi et quinze livres. Nous pouvons en conclure que Londres a appris aux brasseurs des provinces à faire usage, pour le *porter*, de cette drogue innocente et agréable.

Les vapeurs et les miasmes occasionnés par les eaux stagnantes et les fréquentes inondations dans les environs de Séville, rendent ses habitans très-sujets aux fièvres tierces et putrides, et à des maladies histériques. La disposition prochaine à de pareilles maladies, peut encore être attribuée à la quantité de melons et de concombres que l'on mange pendant toute l'année; cette nourriture donne aussi des vers, accompagnés d'épilepsie, surtout aux jeunes gens. C'est ce qui me fait comprendre le principe d'après lequel un médecin célèbre, cité dans *The London Prentia of Phisic*, a ordonné la poudre d'étain dans un cas d'épilepsie.

J'ai parlé des maladies auxquelles sont sujets les habitans de Séville, et qui proviennent de l'humidité; mais il y en a d'autres qui sont causées par la chaleur. Toutes les fois que le vent *Solano*, c'est-à-dire, le vent d'Afrique, se fait sentir, les habitans de ce pays sont su-

jets à être attaqués de pleurésies ; mais ce dont les médecins et les magistrats se plaignent particulièrement dans ces momens, c'est d'une irritabilité de nerfs qui influe, sur le moral, de différentes manières.

Avant de quitter Séville, je m'informai, suivant ma coutume, du prix du travail et de celui des denrées.

Les journaliers gagnent par jour quatre réaux et demi, ou environ $10\frac{1}{4}$ d. (1 fr. 12 c.)

Les charpentiers, de sept à onze réaux, (1 fr. 75 c. à 2 fr. 75 c.)

Les menuisiers, s'ils sont de bons ouvriers, vingt-quatre réaux ou 4 s. 9 d. (6 fr.)

Les tisserands actifs, quinze réaux ou 3 s. (3 fr. 75 c.)

Le pain valait de seize à vingt-huit quartos ou $4\frac{1}{2}$ d. à $7\frac{7}{8}$ d. (45 à 75 c. les trois livres de seize onces).

Le bœuf, trente quartos pour trente-deux onces ou environ $4\frac{1}{2}$ d. (45 c. la livre de seize onces).

Le mouton, trente-huit quartos ou $5\frac{11}{32}$ d. (52 c. la livre).

Le chevreau, vingt-quatre quartos la livre de seize onces, ou $3\frac{1}{2}$ d. (37 cent.)

Le porc de trente-six à quarante-deux quartiers ou $5 \frac{1}{16}$ d. à $5 \frac{29}{32}$ (51 à 53 c. la même livre).

En 1731 on consommait à Séville un million sept cent quatre-vingt-deux mille deux cent soixante-dix-neuf livres de viande; sur cette quantité, les ecclésiastiques en avaient huit cent onze mille quatre-vingt-onze livres, exemptes de taxes. Les livres sont ici de trente-deux onces, ou de deux livres avoir-du-poids.

Le prix du froment, en des saisons et à des époques différentes, a éprouvé des variations si remarquables, que j'en joins ici le tableau.

Prix de la fanega de froment à Séville.

ANNÉE.	MOIS.	RÉAUX.	ANNÉE.	MOIS.	RÉAUX.
1652	Avril. .	80 à 120	1752	Avril. .	38
	Juillet. .	42 — 45		Juillet. .	25 à 33
1655	Avril. .	14 — 20	1755	Avril. .	16 — 22
	Juillet. .	13 — 17		Juillet. .	13 — 18
1657	Avril. .	11 — 18	1757	Avril. .	25 — 29
	Juillet. .	16 — 23		Juillet. .	18 — 27
1660	Avril. .	45 — 53	1760	Avril. .	29 — 36
	Juillet. .	22 — 27		Juillet. .	30 — 37
1661	Avril. .	17 — 22	1761	Avril. .	30 — 37
	Juillet. .	21 — 28		Juillet. .	24 — 32

Si nous comptons la *fanega* à cent neuf livres et demi, et le boisseau à soixante-dix, alors le prix le plus haut, celui de l'année 1652, s'éleverait à 15 s. 3 d. $\frac{1}{2}$ (18 fr. 35 cent.) le boisseau ; et le plus bas prix, en 1657, serait de 11 s. 4 d. $\frac{1}{2}$ (13 fr. 65 cent.). Dans les années correspondantes, prises dans la *Richesse des nations* de Smith, le prix le plus élevé est de 7 s. 6 d. (9 fr.) ; le plus bas, de 3 s. 9 d. (4 fr. 50 cent.). Si le commerce en blé n'eût pas été gêné en Espagne, son prix n'eût jamais subi de si grandes variations, qui n'ont eu lieu qu'au détriment des manufactures.

Lorsque j'eus satisfait ma curiosité à Séville, et que j'eus pris la résolution de visiter Cadix, je fis louer la cabane d'un bateau de passage, qui devait partir dans la soirée, et qui, descendant le Guadalquivir, devait arriver à Saint-Lucar en trente-six heures.

Le prix ordinaire pour chaque passager est de huit réaux, ou environ 1 s. 7 d. (2 fr.). Je payai pour la cabane entière, vingt réaux ou une piastre forte, ce qui est un peu moins de quatre schellings (5 fr. 15 c.). Je ne fis pas là un marché bien avantageux ; car mon appartement n'avait que six pieds sur cinq, et

environ trois de haut. Ce qu'il offrait de plus commode, c'est que pendant la nuit je pouvais m'étendre à l'aise sur ma peau d'ours, et le jour, j'étais séparé d'une multitude dont la plupart ne se distinguaient pas par leur propreté.

J'observai, parmi la foule, un jeune frère Franciscain et un marchand français de bonne mine, qui me paraissaient très-peu satisfaits de leur position. A la fin du jour, tous les passagers chantèrent ensemble l'*ave Maria*. Le jeune frère conduisait le chœur, et se distingua par la force et la mélodie de sa voix; après quoi il divertit la compagnie avec quelques bonnes *sequillidas*, *tiranas* et autres chansons espagnoles. Je fus si content de sa voix et de ses manières, que je l'invitai dans la matinée à venir dans mon appartement, et j'eus le plaisir de trouver en lui un compagnon agréable et instruit.

Le vent était favorable, le ciel pur, et la route étant à peu près en droite ligne, le gouvernail exigeait peu d'attention; aussi n'est-il pas étonnant que dans de pareilles circonstances, notre palinure, qui avait veillé toute la nuit, se permit de sommeiller pendant le

jour. Mais tandis que le sommeil avait pris possession de ses paupières, son attention paraissait toujours éveillée; car chaque fois que, par le changement du vent, la direction ou plutôt le degré de pression du gouvernail variait, il donnait aussitôt un coup de main; et avant d'avoir ouvert les yeux, il avait remis le vaisseau en bonne route. Il en est de même des sons: aucun bruit, quelque violent qu'il soit, n'éveille ceux qui y sont accoutumés; mais s'il est extraordinaire, ou s'il est tel qu'il inviterait à agir si on était éveillé, alors quelque modéré qu'il soit, il faut tressaillir. Il semble donc que l'ame est capable d'exercer sa faculté de comparer, même pendant le sommeil.

Le pays, dans l'espace de vingt lieues entre Séville et Saint-Lucar, est plat, le sol est profond, et les pâturages sont couverts d'une verdure perpétuelle.

Pendant ce petit voyage, je fus si content de mon jeune frère, que je payai sa dépense, et m'arrangeai pour le prendre pour mon compagnon et mon guide jusqu'à Cadix; telle était la confiance qu'il avait su m'inspirer, que lorsque nous eûmes gagné la terre et pris des chevaux pour Saint-Lucar, je lui confiai mon

bagage tandis que j'irais rendre mes devoirs à notre consul; mais à mon retour, je trouvai, à mon grand étonnement, que j'avais fait accueil à un voleur. Il chercha à s'excuser; mais n'ayant pas besoin d'explication lorsque j'avais la preuve oculaire de son intention, je pris congé de lui sans lui reprocher son ingratitude. Je louai des chevaux, et je m'empressai de prendre le chemin de Cadix.

Le pays est montueux; le sol, près de la mer, est sablonneux, et tout l'espace intermédiaire est d'une argile tenace. Le chemin est horriblement mauvais. La distance est de six lieues.

A peu près à moitié chemin, je comptai une vingtaine d'attelages de bœufs qui labouraient une pièce de terre. La charrue n'est, en aucune façon, convenable au terrain. Elle pourrait peut-être suffire dans des terrains légers; mais certainement il est impossible qu'elle fende une argile aussi dure que celle des environs de Cadix. Les montagnes les plus hautes, qui sont exposées au soleil du midi, sont couvertes de vignes, et souvent le point de vue est agréablement varié par de vastes plantations d'oliviers.

Aussitôt que je fus arrivé à *Puerto de Santa-Maria*, je m'informai d'un bateau de passage pour Cadix. On m'apprit à la *posada* qu'il n'en passerait point ce jour là. Malgré cette réponse, j'allai au rivage, où je fus bientôt entouré de batteliers, qui m'assurèrent tous que j'étais arrivé trop tard pour le bateau de passage ordinaire, mais que pour deux piastres fortes je pourrais en avoir un à moi. Ne voulant pas être retenu là tout le jour, j'acceptai la proposition, et je fus conduit à un bateau à moitié rempli de passagers. Après avoir attendu à peu près une heure avant qu'il fût entièrement rempli, nous mîmes à la voile. Comme le vent était bon, notre passage fut court. En quittant le bâtiment, j'eus la mortification de voir que chaque passager ne payait que deux réaux, ou quatre pen. et demi (50 c.), au lieu de deux piastres fortes ou huit schellings (10 fr. 50 c.); mais il eût été inutile de se plaindre.

CADIX.

LA ville de Cadix occupe un promontoire à l'extrémité d'une péninsule, elle n'est jointe à l'île de Léon que par une chaussée. Elle est baignée à l'est par les eaux tranquilles d'une bonne rade; mais à l'ouest elle est ouverte, et exposée à toute la furie de l'Océan.

Les rues sont étroites, mais bien pavées et propres. La plus belle partie de la ville est celle qui est tournée vers *Puerto de Santa-Maria*, les maisons y sont hautes, bâties en pierres de taille blanches, et ornées de balcons peints. Elles donnent sur une grande place, bien sablée, garnie d'arbres, et qui communique avec la rade où les navires marchands et les vaisseaux de guerre trouvent un abri sûr.

Deux grandes places, l'une qui sert de marché, l'autre appelée *Plaza de San-Antonio*, et qui est jointe à la *Calle Ancha*, par un mail, contribuent aussi à la beauté et à

la salubrité de la ville ; elle est presque toute entourée d'un rempart qui offre une délicieuse promenade , élevée , aérée et très-fréquentée tous les soirs.

L'endroit d'où Cadix et ses environs se présentent le plus avantageusement , est la tour du signal ; de là on domine sur toutes les maisons , dont les toits plats et couverts de ciment blanc , font un effet très-singulier , mais agréable. A l'est on aperçoit l'Océan , et les nombreux vaisseaux qui le couvrent ; les uns s'éloignent et les autres entrent dans le port ; du côté de terre , on découvre les intéressans ports de Rota , Santa-Maria , Port-Royal et Caraca , ainsi que l'île de Léon et la chaussée qui y conduit ; tandis qu'une contrée fertile au couchant , borne la vue à une grande distance.

On ne compte pas actuellement à Cadix plus de soixante-cinq mille neuf cent quatre-vingt-sept individus¹ ; on dit qu'il y a environ

¹ M. Bourgoing prétend que la population de Cadix est encore de 70 mille âmes , malgré la grande mortalité que cette ville a éprouvée pendant l'épidémie de 1800 et 1801. Voyez *Tableau de l'Espagne moderne*, 4^e édition , tome III , page 204.

dix ans elle en contenait quatre-vingt-cinq mille, outre environ vingt mille personnes qui arrivaient journellement par mer ou venaient des pays voisins.

C'est au comte O'Reilly, dernier gouverneur, que les habitans de Cadix doivent leur pavé, la propreté de leur rues, leur bonne police, quelques-uns de leurs plus beaux édifices et plusieurs sages institutions. Avant lui cette ville était remarquable par sa malpropreté ; la clémence mal entendue de Bucarelli, le précédent gouverneur, y occasionnait fréquemment des vols, quelquefois des meurtres ; les voleurs y étaient d'une telle insolence, qu'ils donnaient avis aux habitans de se garder de faire du bruit, dans le cas où ils seraient arrêtés.

Les bâtimens les plus dignes d'attention sont les deux cathédrales, dont l'une est ancienne et l'autre n'est pas encore achevée. La première est sur-tout remarquable par quelques bons tableaux et par ses trésors, qui consistent en pierres précieuses, en lampes et chandeliers d'argent très-nombreux et très-pesans ; trois *custodias*, dont une est de l'argent le plus fin, et pèse cinquante-une *arrobas*

ou 630 kilogrammes (1275 livres), une autre est presque entièrement d'or massif.

La nouvelle cathédrale est un vaste édifice, avec des dômes grands et élevés, et beaucoup de colonnes bien proportionnées ; cependant l'ensemble paraît pesant et de mauvais goût , effet qui provient d'une seule cause ; c'est que le bâtiment est écrasé par une corniche très-saillante ; elle pourrait ne pas manquer d'élégance dans une rotonde d'une vaste dimension , mais elle ne s'accorde nullement avec un pareil édifice où les angles sont multipliés. Tous ceux qui voient ce bâtiment sont frappés de l'absurdité des ornemens sans goût dont il est surchargé ; mais l'architecte n'a pas assez de résolution pour les retrancher. Il n'est toutefois pas impossible que les vagues les détruisent , car elles ont déjà commencé leurs dévastations de ce côté , et il n'y a pas plus de dix pieds entre le bâtiment et la mer.

Près de la cathédrale, est la *plaza de Toros*, pour les combats de taureaux , bâtiment construit entièrement en bois, et dont l'apparence extérieure est des plus mesquines, mais dont l'intérieur est joli et commode. Je désirais beaucoup voir la dextérité du plus fameux

matador d'Espagne, nommé Romero, mais les combats de taureaux sont défendus dans cette saison.

Non loin de là est l'observatoire qui est placé dans une situation avantageuse; mais malheureusement les instrumens sont négligés et seront bientôt entièrement détruits, quoiqu'ils soient les meilleurs que puissent produire nos artistes anglais actuels.

L'académie pour les trois beaux-arts, la peinture, la sculpture et l'architecture, n'est plus qu'un bâtiment à peine digne d'attention. Elle doit cependant être transférée dans le centre de la ville, lorsqu'on aura pu se procurer les fonds suffisans pour cette entreprise.

Il y a quelques bons tableaux dans les couvens, particulièrement dans le cloître des Augustins; l'on en trouve quelques-uns plus dignes d'attention, faits par *Murillo*, dans le couvent des capucins. C'est dans le jardin des Franciscains qu'on trouve le dragonier, *dracœna-draco*, dont Quer à parlé dans sa botanique d'Espagne.

Des trois hôpitaux, deux sont remarquables par leur propreté; mais le troisième mérite au contraire des reproches pour sa malpro-

preté ; cependant il est peut être plus généralement utile. On l'appèle l'hôpital royal ou militaire , parce qu'il est destiné aux soldats , et que quatre-vingts étudiants y sont instruits et entretenus aux frais du roi. Il y a un bon jardin de botanique , et un théâtre anatomique pour les dissections dont les sujets sont pris parmi les décédés de l'hôpital. Un des deux hôpitaux remarquables par leur propreté , est destiné aux femmes, l'autre, dédié à *San Juan de Dios*, est destiné aux hommes et très-élegant. Toutes les cours sont pavées en carreaux de marbre noirs et blancs en forme d'échiquier ; et au lieu de murailles blanches , de boiseries ou de stuc , les murs sont couverts de carreaux de faïence de Hollande.

Comme dans cet hôpital les lits n'ont point de rideaux , je vis la mort dans toutes ses nuances , depuis son approche éloignée , jusqu'à la scène qui termine l'existence ; depuis la maladie ordinaire , jusqu'au dernier et faible combat , jusqu'au visage livide , et aux lèvres tremblantes de l'homme expirant. Mon attention était attirée vers les mourans , par une croix placée au chevet de leur lit , et qui indiquait qu'ils avaient reçu les sacremens de

l'eucharistie et de l'extrême onction. La mort devait avoir naturellement perdu de sa terreur pour quelqu'un qui avait déjà parcouru les hôpitaux, et dont le devoir est d'assister les mourans et les morts; mais la vue de tant d'objets déplorables, succombant sous le poids de leurs maux, répandit, je l'avoue, surtout mon être, une teinte si lugubre, que je pense que personne ne devrait s'exposer à en être attaqué, à moins que son devoir ne l'y appelle, ou qu'il n'ait le bonheur d'être doué d'une force de nerfs particulière.

Il y a communément dans cet hôpital plus de six mille malades, dont il meurt annuellement un dixième; mais la proportion varie suivant les différentes saisons.

Outre ces hôpitaux pour les malades, il y a une retraite pour les veuves, fondée par Juan Fragela, marchand turc, né à Damas, et fixé à Cadix, où il mourut en 1756, âgé de cent quatre ans. Dans cet hôpital, quarante-sept veuves ont chacune deux bonnes chambres, avec une pension de six réaux (1 fr. 50 c.) par semaine. Il m'a paru qu'elles y trouvaient un asile très-commode.

L'établissement le plus intéressant de Cadix,

et le mieux entendu de ceux de son espèce en Espagne, est *l'hospicio*, ou la maison générale de travail. Le bâtiment est grand et élevé, beau et commode. On y reçoit les pauvres de toutes les nations, qui sont capables de s'entretenir eux-mêmes; et en premier lieu les orphelins, les enfans abandonnés, et les vieillards qui ne peuvent plus travailler à la terre; les aveugles, les estropiés, les idiots et les foux, mais sur-tout les prêtres lorsqu'ils sont âgés et réduits à la pauvreté. Des étrangers même traversant la ville, peuvent, avec la permission du gouverneur, y être entretenus pendant deux jours.

La propreté y règne généralement, et tous ceux qui y sont reçus sont propres, bien habillés et bien nourris. On prend soin de les instruire dans la doctrine chrétienne; et tous les six mois, les jeunes gens sont examinés publiquement; on leur enseigne à lire, écrire, et l'arithmétique; ceux qui manifestent du talent, sont non-seulement instruits dans les principes de la géométrie, mais encore s'ils annoncent du goût, on leur apprend à dessiner. On instruit les garçons dans les métiers de tisserand et dans les arts mécaniques; les

filles filent la laine, le lin et le coton; elles tricotent, font des dentelles, ou sont employées à d'autres ouvrages de leur sexe.

Sur huit cent trente personnes entretenues dans cet établissement, lorsque je le visitai le 21 mars 1787, il y avait cent neuf vieillards, et cent trente-neuf vieilles femmes; deux cent trente-cinq garçons; cent soixante-onze filles; dix-huit hommes et femmes mariés; trente-quatre idiots et foux; cent trente-neuf hommes et trente-huit femmes détenus par correction; trente-neuf domestiques. Ce nombre à la vérité varie perpétuellement; mais dans tout le cours de l'année précédente, les rations des provisions avaient été de trois cent douze mille, ce qui, divisé par trois cent soixante-cinq, prouverait que cent cinquante-cinq personnes y ont été journellement entretenues. On a destiné au service de cet établissement, quarante-cinq métiers à tisser, et seize métiers à bas, avec un nombre suffisant de rouets, d'établis, d'outils de charpentiers, tourneurs, cordonniers et tailleurs, un moulin à retordre, une machine à filer et une pour carder le coton.

Afin d'encourager l'industrie, on tient pour

chaque individu un compte où il est porté comme débiteur envers la maison, pour trois réaux, ou environ sept deniers par jour, (75 c.), et on lui ouvre un crédit pour tous les ouvrages qu'il fait; si la balance se trouve en sa faveur, ce qui arrive souvent, on la lui paye, quand il peut prouver aux directeurs qu'il est en état de s'établir sans leur secours. J'examinai les notes de plusieurs individus, qui avaient plus d'une demi-couronne par semaine (3 fr.) de bénéfice net, et qui visaient à former un établissement pour pouvoir se marier et recueillir les fruits de leur industrie.

Une boutique spacieuse, contiguë à la maison, est destinée à tous ceux qui sont disposés à travailler; elle est pourvue de tous les outils et des matériaux nécessaires; et au moment où un individu a achevé son ouvrage, il en reçoit le prix sans aucune déduction; étant libre non-seulement de loger où il veut, mais encore de dépenser son gain à sa fantaisie. J'y comptai plus de soixante-dix jeunes gens occupés à travailler.

Comme plusieurs personnes qui voudraient s'occuper sont retenues chez elles par des

raisons indispensables, et que la pauvreté les empêche d'acheter un rouet et de la laine, les gouverneurs leur fournissent l'un et l'autre, et leur payent leur ouvrage sans aucune déduction. Par ce moyen, on avait rendu à l'industrie, lors de mon séjour à Cadix, trois cent quarantè-huit familles, composant plus de cinq cents individus. Les directeurs me montrèrent trois enfans, dont l'aîné avait neuf ans, qui gagnaient, en filant, six réaux par jour, ce qui est plus de quatorze pences (1 fr. 50 centimes), et entretenaient leur père qui était paralytique.

Non contents de ces opérations, les directeurs ont établi, dans différens quartiers de la ville, des écoles sur le même plan; ils y entretiennent les meilleurs maîtres dans toutes les branches de commerce que l'on désire cultiver, et ils y admettent librement tous ceux qui veulent apprendre.

Leur intention est de prendre, parmi les garçons les plus intelligens, les meilleurs dessinateurs; et après les avoir instruits dans les différentes langues de l'Europe, de les faire voyager pour acquérir des connaissances nécessaires à l'avancement des manufactures.

Comme les paroisses des environs pourraient ne pas trouver convenable d'adopter de pareilles institutions sur un plan plus petit, on y reçoit leurs enfans, leurs vieillards et leurs infirmes, avec la condition d'être remboursés des frais de leur entretien.

La direction de cet établissement est confiée à douze directeurs, qui sont présidés par le gouverneur de la ville, avec les pouvoirs de remplir eux-mêmes les places qui pourraient venir à vacquer dans leur corps. De ces douze directeurs, six surveillent les différens départemens; les autres six ont chacun leur emploi séparé, afin que chacun puisse jouir sans partage des éloges dus à son zèle. Un, fait les fonctions de contrôleur général comptable; un autre de trésorier, un troisième d'économe; il perçoit les revenus et en dispose; un quatrième surveille les manufactures; le cinquième est chargé des provisions, et un sixième des habillemens.

Tous leurs comptes sont clairs, distincts, et tenus avec la plus stricte exactitude.

Les sources de leur revenu consistent dans les contributions volontaires, les legs, une taxe d'un réal (25 centimes) par *fanega*, sur

tout le froment qui entre dans la ville, et le produit du travail de la maison. En 1786, toute la dépense se monta à un million trois cent quatre-vingt-cinq mille réaux, c'est-à-dire :

	Réaux vellon.
Provisions.....	541,640
Habits.....	58,409
Salaires.....	66,590
Divers articles.....	718,361
Total.....	<u>1,385,000</u>

Lesquels divisés par cent, c'est-à-dire, en ôtant deux zéros, font treize mille huit cent cinquante livres sterling (346,250 francs).

L'année précédente, les habillemens coûtèrent à peu près trois fois autant; mais les autres articles différèrent peu. Si nous admettons qu'il y ait huit cent cinquante personnes, nous verrons que la nourriture se monte pour chacun à six cent trente-sept réaux, ou six livres sept schellings quatre deniers (159 fr. 25 centimes), et les vêtemens à trente schellings huit pences (36 fr. 80 centimes). Mais afin de trouver la dépense totale de chaque individu, nous devons considérer que, pendant les trois années qui se sont écoulées depuis

l'ouverture de l'hospice, les marchandises qui sont au magasin se montent à 473,151 réaux (118,287 francs 75 centimes), qui, divisés par trois, donnent 157,717 (39,429 fr. 25 centimes) pour une année. Déduisant cette somme de 1,385,000, il reste 1,227,283 (306,820 fr. 75 c.) pour la dépense générale de l'année 1786; ce nombre, divisé par 850, donne 1,443 réaux, ou quatorze livres huit schellings et sept pences (360 fr. 75 centimes) pour la dépense de chaque individu, non compris le produit de son travail.

Cette accumulation de marchandises, dans les magasins, vient du manque d'un débouché. Les corps publics ne pouvant avoir la vigilance, l'activité et le zèle d'un particulier, ont par là un grand désavantage, et ne trouveront jamais à écouler leurs marchandises, si ce n'est à un prix très-inférieur à celui que des manufacturiers sauront obtenir. Cet argument, quoique puissant, n'est pas le plus fort que l'on puisse élever contre de pareils établissemens, car généralement les gens reclus, et privés de leur liberté, mangent beaucoup et travaillent peu. C'est ce qui arrive sans contredit dans l'hospice de Cadix, où on a quatre-vingt-

douze jours de fêtes, et où la dépense de la nourriture et des vêtemens est double de ce qu'elle devrait être.

Il y a dans la conduite de cet établissement plusieurs choses très-recommandables; et en premier lieu, on doit admirer l'activité et le zèle des directeurs. On ne peut assez applaudir à des hommes d'affaires, tous d'un talent distingué, et qui, animés d'un grand zèle pour le bien public, y dévouent une portion considérable de leur temps, et s'assemblent tous les soirs afin de surveiller cet établissement.

On découvre dans les détails de cette institution, non-seulement du zèle, mais un zèle dirigé vers le but le plus louable. Rien n'est plus digne d'imitation que la boutique de travail, ainsi que la méthode de fournir des rouets et de la laine à ceux qui sont retenus chez eux; rien n'est plus propre à exciter l'industrie, que l'idée d'être récompensé de ses peines et d'obtenir à la fin le fruit de ses efforts. Mais aussi long-temps que les plus basses classes seront dénuées de sentimens généreux, et que la plupart contribueront par leur nonchalance à se plonger dans la misère et la pauvreté,

le régime introduit dans une de nos maisons de travail à Bradford dans le Wiltshire, par un ingénieux directeur, sera peut-être, et même indubitablement, trouvé d'une utilité plus générale, au moins je le crains. Il calcule ce que chacun est en état de gagner sans se donner trop de peine, et il fixe, d'après cela, une tâche du matin et du soir, qui doit être faite avant que de manger ou boire. Lorsque cette tâche est finie, si l'ouvrier fait quelque chose de plus, il en reçoit aussitôt le prix. De cette manière, les pauvres sentent constamment le double aiguillon de la crainte et de l'espérance, ce qui certainement vaut mieux pour eux que d'être soumis à l'influence d'un seul motif, qui même est éloigné. Le plan de ces maisons est de recevoir et de soulager les pauvres dans leurs momens de détresse, mais en même temps de les porter à l'industrie, et d'en être débarrassés aussitôt qu'il est possible.

Il peut être sage dans de certaines circonstances, d'ôter les enfans aux parens et de les élever dans des écoles publiques; mais alors on doit se souvenir qu'élevés de cette manière, ils sont rarement robustes, et ne fe-

ront jamais de bons domestiques; ils ne seront pas capables non plus d'élever une famille comme ceux qui sont nés dans des chaumières, et qui ont, dès leur enfance, été accoutumés à toutes sortes de travaux¹.

Rien n'est plus cruel que d'enlever des vieillards à leur famille; et sous prétexte de mieux veiller à leurs besoins, de les dérober aux caresses et aux tendres soins de leurs

¹ Il n'y a peut-être pas de méthode plus avantageuse que celle que l'on suit dans l'hôpital de Genève à l'égard des enfans trouvés, ou que les parens indigens abandonnent à cet établissement de charité. Tous ces enfans, au sortir de nourrice, sont placés en pension, à très-bas prix, chez des agriculteurs, et cette pension diminue à mesure que l'enfant est plus en état de rendre des services dans la campagne, jusqu'au moment où il peut gagner entièrement sa nourriture, et enfin des gages. Cette méthode a le grand avantage d'être plus économique pour l'hôpital, que si on gardait ces enfans pour leur apprendre quelque métier; et relativement aux enfans, leur santé, souvent chancelante, se fortifie; ils prennent le goût du travail; et ils peuvent ensuite, s'ils sont économes, amasser quelques fonds pour prendre une petite ferme, pour se marier, et devenir ainsi des membres importans de la grande classe des agriculteurs; état qui offre bien moins de chances défavorables que la plupart des métiers que l'on pourrait apprendre à ces enfans.

plus proches parens et de leurs amis ; la méthode de laisser vide une pauvre chaumière , ou un misérable lit qui peut recevoir quelque nouveau malheureux , est si loin d'être sage ou bien entendue , qu'il n'y a pas de conduite qui soit plus éloignée de la prudence et d'une sage politique. Si au moment où vous vous êtes chargé du malheureux , vous renversiez son habitation et mettiez le feu à son lit ; si vous détruisiez le nid qui ne peut être habité que par la misère , le cas serait très-différent. Le principe sur lequel est fondée cette observation , étant peu compris et peu suivi , je m'efforcerai de l'expliquer d'une manière plus sensible.

Les navigateurs ont fait mention d'une île du grand océan , appelée *Juan Fernandez* , du nom de celui qui le premier la découvrit. Il plaça dans cette solitude un bouc et une chèvre. Cet heureux couple , trouvant d'abondans pâturages , obéit aisément au premier commandement de croître et de multiplier , jusqu'à ce que , par la suite des temps , il eût rempli cette petite île ¹. Avant ce moment , ces animaux avaient été étrangers au besoin

¹ *Dampierre* , vol. 1 , page 88.

et à la misère, et semblaient se glorifier de leur nombre ; mais depuis cette malheureuse époque, ils commencèrent à souffrir de la faim ; cependant continuant encore à s'accroître, ils auraient craint toutes les extrémités de la famine, s'ils avaient été doués de raison ; dans cette nouvelle situation, les plus faibles succombèrent, et l'abondance renaquit. Ces animaux furent ainsi ballotés entre le bonheur et la misère, et souffrirent du besoin ou se réjouirent dans l'abondance, suivant que leur nombre diminuait ou augmentait, car il variait à peu près suivant la quantité de nourriture. Cet équilibre était dérangé de temps en temps, soit par des maladies épidémiques, soit par l'arrivée de quelque vaisseau qui avait besoin de vivres. Dans de pareilles occasions, une grande quantité de chèvres était détruite ; mais les chèvres survivantes trouvaient une espèce de consolation de la perte de leurs compagnes, dans l'abondance qui les entourait, et elles ne craignaient plus la famine ; ainsi tout était compensé, et elles cessaient de se regarder les unes les autres de mauvais œil ; toutes avaient de quoi manger, toutes étaient contentes, toutes étaient heureuses. Ainsi, ce

qui pouvait paraître un malheur, devenait une source de bonheur pour elles ; au moins, le mal particulier produisait un bien universel.

Lorsque les Espagnols virent que les armateurs anglais allaient faire leurs provisions dans cette île, ils résolurent d'exterminer entièrement les chèvres ; et, dans ce but, ils y débarquèrent un chien et une chienne ¹. Ceux-ci, à leur tour, s'accrurent et se multiplièrent en proportion de la quantité de nourriture qu'ils trouvèrent ; mais aussi, comme les Espagnols l'avaient prévu, la race des chèvres diminua. Si elles avaient été totalement détruites, les chiens eux-mêmes auraient péri ; mais comme plusieurs chèvres se retirèrent dans les montagnes, où les chiens ne pouvaient les suivre, qu'elles n'en descendaient que rarement pour chercher leur nourriture, et encore avec crainte et circonspection, il n'y eut que les moins prudentes et les plus téméraires qui devinrent la proie de la voracité des chiens ; et il n'y eut que les plus vigilans de ceux-ci, les plus forts et les plus actifs qui purent se procurer une nourriture suffisante. Ainsi fut établi un nouveau genre d'équilibre ; les plus faibles

¹ *Ulloa*, B. 2. C. 4.

des deux espèces payèrent les premiers le tribut aux circonstances, et les plus actifs et les plus vigoureux préservèrent leurs vies : de même la quantité de nourriture règle le nombre de l'espèce humaine.

Supposons que dans un bon climat où se trouve une nourriture abondante et des habitations saines, le nombre moyen des enfans soit de quatre dans chaque famille, et qu'ils parviennent à l'âge de cinquante ans, si les hommes se marient à vingt-un ans, et les femmes à dix-neuf, au bout de trente-trois ans chaque couple laisserait douze descendans. En cinquante-neuf ans, il y aurait vingt quatre individus ; et en cent vingt-neuf ans, cent quatre-vingt-huit, ou quatre-vingt-quatorze fois le nombre primitif.

Le père Feyjoo raconte qu'en 1590, un homme et quatre femmes qui avaient échappé à un naufrage, abordèrent dans l'île des Pins près de Madagascar, où trouvant une abondance de bons fruits, ils multiplièrent tellement, qu'ils étaient au nombre de douze mille lorsque les Hollandais les découvrirent. Si quelques personnes, comme il est très-probable, jugent que ce fait est mal rapporté, où